

## EXPOSITION

## LE FORT, LE DESERT, LE DUEL

*rêves, héros, magie et nouvelles réalités*

Laboratorio Arte Contemporaneo

Oaxaca, Mexique

11 août - 14 septembre 2012

commissaire: Blandine Gwizdala

commissaire associé (Mexique): Bayrol Jimenez

artistes:

Maria Cerda Acebron

Wandrille Duruflé

Luis Hampshire

Bayrol Jimenez

Franck Lestard

Carlos Ranc

Jean-Baptiste Sauvage

Pauline Stork

Jessica Wozny

Adriana de la Rosa



*Paysages fantasmagoriques imbibés de sueur, candélabres géants, soleils écrasants, individus crasseux et bêtes étranges, lignes d'horizon interminables et déserts infinis, vieilles légendes et chasses à mort, sifflements mystérieux et villes fantômes. Un harmonica, une paire de suédées, un mustang.*

*Le train est passé. Tiré par sa locomotive puissante battant la poussière et traînant avec elle ses wagons d'or. Et les Colts ont fondu, et le feu s'est éteint. Le temps était au héros mais le héros n'est plus. Gobé par un charognard. D'un claquement de doigts il a effacé toute son histoire et laissé un paysage anthropique livide où la magie n'exerce plus, usée, fatiguée, violée par la hargne d'une surréalité envieuse.*

*Pourtant, comme une blessure à la poitrine, les traces d'une aventure passée demeurent, faisant renaître avec elle ses acteurs principaux au soleil couchant, tels les ombres d'un espoir, tels les chevaliers de nouveaux mondes.*

Par une métaphore tirée des paysages stéréotypés des westerns spaghettis, l'exposition présente l'artiste comme nouveau héros de notre époque et émet une critique sur l'hyperréalité actuelle imposée au détriment d'une magie - d'une utopie? - garante d'un certain équilibre sociétal.

Le western classique perdure aux Etats-Unis jusque dans les années cinquante, son âge d'or. Il présente un homme héroïque beau, fort, digne, respectueux des règles et des valeurs morales, faisant de sa vie une lutte sans merci contre voleurs et brigands. Il est délogé dans les années soixante par un tout nouveau genre, le western spaghetti, mettant sur le devant de la scène de toutes nouvelles valeurs et une moralité souvent très personnelle où le héros est héros malgré lui ou dans un pur dessein égoïste. Ces deux genres reflètent la société américaine de ces deux époques littéralement différentes. La première est celle de l'Amérique de la Grande Dépression puis du maccarthysme. Elle doit rester debout, montrer l'exemple et lutter contre l'ennemi, défendre plus que jamais les valeurs religieuses, familiales et patriotiques, celles qui la fondèrent jadis. La seconde est l'expression de la rupture mondiale des années soixante où l'on assiste à une rébellion évidente de la société, tout particulièrement de la jeunesse, envers la sclérose politique et sociale ambiante ; on assiste alors à un véritable raz-de-marée créatif au niveau musical, artistique, littéraire et cinématographique, à une liberté des mœurs et de la pensée. On change de vision sur le monde. On change de rythme. On change de héros. Le langage et les codes ne sont plus les mêmes.

Désormais, on peut se demander ce qui amuse, ce qui stimule et surtout, ce qui fait rêver. L'image du héros a évolué au fil des décennies. Aujourd'hui, on évolue dans une nouvelle ère, celle de l'hyperréalité, ou tout doit être vu, tout doit être

su. Rappeler que le temps et les distances se sont amoindris serait un marronnier mais le fait est que la Terre est devenue si petite que l'on ne sait plus où aller, alors il faut creuser ; Savoir absolument ce qu'on ne sait pas, voir absolument ce qu'on n'a pas encore vu par une course effrénée à l'information, compilée puis compressée, que l'on fera ensuite défiler avec l'index – un seul doigt suffit. L'art n'échappe pas à cette nouvelle systématisation, il est lui-même sujet à une démocratisation sur-démocratisée vantant les grands noms et les petits noms en micmac, ça se voit et ça s'expose en masse, ça s'écoute, ça se lit, on en parle et on aime et on aime pas – pouce levé, pouce en bas. L'ère de l'art de divertissement. - de l'air ! C'est la grande bouffe. Et puis on passe à autre chose. On fait défiler la vie avec l'index comme on fait défiler les images. Un seul doigt suffit. Une violence supplémentaire.

On a aujourd'hui accès à tout, mais on s'ennuie ferme. On n'a jamais eu autant de libertés et pourtant, on ne s'est jamais senti aussi peu libre. Alors qu'est-ce qui peut encore nous surprendre quand on sait tout, quand on a tout, à qui peut-on s'identifier quand le héros est aujourd'hui tout le monde ?

Des hypothèses infinies seraient vaines. Quand on arrive enfin à sortir la tête de tout ce bordel – que l'on pourrait nommer surconsommation de surabondance - comme on sortirait la tête de l'eau, alors se produit quelque chose de merveilleux, quelque chose de magique, que l'on ne peut expliquer et qui comble notre corps entier, et notre esprit, on s'est débarrassé du bruit, du superflu, de ces peaux désoxygénantes, comme sorti d'un bain purifiant, on sent enfin ce dont on a vraiment besoin. Et on prend le temps, de voir, de réfléchir, de profiter, de jouir. C'est la liberté, et bizarrement, on ne s'ennuie plus.

Alors seulement on sait que les artistes ont toujours su passer à travers, formulant justement les phénomènes de leur époque, pointant du doigt les troubles et les beautés de la vie dans leurs temps, décortiquant les styles, transgressant les règles pour en établir de nouvelles, sujettes à la transgression. Ils éradiquent la platitude au profit d'une vision fertile, ouverte, où le temps de la réflexion a toute son importance. L'œuvre produite n'a pas d'explication, ni de solution. Elle garde un certain mystère qui la rend d'autant plus belle. L'artiste est un héros, l'art est un héros.

Le western classique représentait l'incarnation d'une nouvelle forme d'héroïsme, une magie simple, une aventure menée rondement - une ruée vers l'or - au cœur de paysages immenses, sublimes, lointains - au far-west, une sorte de rêve pour tout héros-en-herbe, un genre qu'enrichit intelligemment le western spaghetti posant clairement la question de la transgression et des possibles, synonymes de libération spirituelle.

Le tout-avoir et le tout-savoir faciles ne sont pas gages de bonheur et participent paradoxalement à un appauvrissement de l'individu victime de l'assouvissement trop rapide de ses désirs et, par conséquent, d'un certain essoufflement – un souffle au cœur. La part de rêve, de magie, d'inaccessible semble nécessaire car elle est gage d'un certain équilibre émotionnel et par extension, d'un équilibre sociétal.